

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Autrefois, il y avait une saison pour le bal et pour le théâtre, une autre pour les concerts, une autre encore pour la campagne et les voyages. Mais la température incertaine et capricieuse qu'il fait cette année a tout bouleversé, tout confondu. Nominalelement nous sommes en été, mais par le fait, en automne, pour ne pas dire en hiver; chacun peut donc, à son gré, tirer parti de cet ordre de choses, et, selon qu'il préfère les calmes jouissances de la villegiature ou les plaisirs plus bruyants de la ville, continuer les réunions dansantes et les représentations dramatiques, ou se promener au bord de la mer. Cette première opinion a eu de nombreux partisans. Tant pis pour le mois d'août qui a mis une rare insistance à permettre les fêtes où la clarté des bougies remplace le soleil et où l'orchestre aux mille voix supplante le chant du rossignol! Dans ces colonnes qui devraient être consacrées tout entières aux caprices d'été et aux déshabillés de campagne, nous citerons quelques toilettes de bal que vous regretteriez à coup sûr de n'avoir pas connues à leur heure. Vienné le premier rayon, nous rangerons tout cela dans le premier carton venu, et nous ne songerons plus qu'aux parures légères destinées à s'harmoniser avec la sombre verdure des parcs séculaires. Mais le soleil paresseux ne nous fait pas encore ces loisirs, et les nuages qui planent sur nos têtes sont gros de concerts, de fêtes et d'opérettes jouées entre des paravents. Voici donc nos toilettes :

L'une consiste en une robe de tarlatane, garnie de petits volants du haut en bas. Le corsage est à pointe, la berthe en étoffe pareille à la robe, avec des petits volants imperceptibles finissant en pointe devant et derrière. La couronne, de forme ronde, faite de fleurs des champs, affecte une disposition tout à fait heureuse. Sur le front elle est un peu forte, et toute composée de marguerites blanches; de chaque côté, des coquelicots se mêlent aux bluets et aux boutons d'or.

Une autre toilette est une robe de taffetas bleu recouverte de point d'Angleterre; une couronne ronde en muquet; sur le front, en forme de rose, une agrafe de diamants.

Une autre toilette encore est une robe de satin mauve, avec un devant de point d'Angleterre coupé en forme de tablier, et de place en place relevé comme des rideaux, avec des nœuds de velours mauve. Le corsage est ouvert

par devant jusqu'à la poitrine; le point d'Angleterre forme revers. Les manches, plates et coupées à la Louis XVI, sont garnies depuis l'épaule jusqu'au poignet, toujours en dentelle. Une broche carrée, et des pendants d'oreille de même forme en améthyste entourée de diamants, complétaient à ravir cette toilette que faisait admirablement valoir la beauté harmonieuse de la blonde comtesse de C...

Une autre plus éclatante et hautement admirée sur la jeune lady T..., au bal d'une ambassade, se composait d'une robe de moire antique blanche, garnie de chenille ponceau tout autour de la jupe. Les bandes de chenille sont à la distance d'un quart de mètre et posées de façon que cela forme une robe à pointe. Au bas de la jupe, dans les intervalles du filet de chenille, se placent des arabesques d'or, larges du bas et finissant à mi-jupe; cela aussi formant pointe. Le corsage, à pointe devant et derrière, a pour garniture une draperie de tulle illusion mêlée de chenilles et de franges d'or. La coiffure est en velours ponceau frappée, d'or et ornée de plumes blanches.

Ces deux dernières toilettes ont été choisies et expédiées par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, dont on connaît le tact parfait pour la composition des trousseaux et des corbeilles de mariage.

On demande souvent aussi, à cette importante maison, des spécimens de cette joaillerie asiatique dont le goût s'implante de plus en plus chez nous. L'or et l'argent émaillés, les plaques byzantines, les plaques d'argent ciselé avec chaînettes, les pendants d'oreille de forme antique et barbare, les boucles de ceinture en argent ou en platine niellées en noir, sont la grande mode et la grande fureur. Les bijoux de corail jouissent aussi, en ce moment, d'une extrême faveur. Ce serait une singulière histoire à faire que celle du corail dans ses rapports avec la toilette en France. Accueilli d'abord avec un empressement inouï, plusieurs fois délaissé et repris, il est aujourd'hui à l'apogée de sa gloire. Il est à remarquer que le goût du corail a particulièrement désigné les époques les plus originales et les plus brillantes de la mode, car il s'associera toujours bien aux toilettes qui ont véritablement du style. En ce moment-ci on le porte en toute occasion, et même en costume de bal; mais ce genre de bijoux ne supporte pas la médiocrité, il doit être d'une richesse excessive et presque paradoxale. Les larges fleurs plates en corail rose comme motif principal de bracelet ou d'agrafe, les énormes colliers de Gènes en grosses perles de corail rouge, les boucles d'oreille à

trois pointes sont des bijoux pleins de noblesse et qui supportent même l'alliance du diamant.

Les cachemires de l'Inde noirs ou blancs à hautes bordures sont toujours les châles véritablement distingués, et la femme du monde les demande de préférence au *Persan*, 74, rue de Richelieu, magasin renommé qui fournit aussi chaque jour pour les trousseaux et les corbeilles de mariage de riches et admirables dentelles comme volants de robes, châles-mantelets, barbes et mouchoirs grands comme la main avec un milieu imperceptible et un délicat entourage.

Les chapeaux à fonds mous se portent toujours, il s'en fait aussi à fonds tendus, et madame *Plé-Horain*, 27, rue de Grammont, les varie à l'infini en donnant aux uns et aux autres, une physionomie pleine de grâce et d'originalité.

Parmi ceux que nous avons distingués dans ses élégants magasins, nous en citerons un à fond de soie noire, à passe de tulle moucheté de paille, orné d'un bouquet d'épis et de raisins noirs, ayant sur le front un bandeau de raisins et d'épis, et des brides noires lisérées de paille.

Un autre de crêpe rose avec une écharpe de tulle illusion cachant une touffe de reines-marguerites.

Un autre de crêpe bleu avec une fanchon de blonde noire et blanche, et un tour de tête de roses thé.

Et un autre encore de crêpe blanc, orné d'une fanchon de Chantilly, et sur le côté, d'un bouquet de violettes et de réséda.

Ces violettes et ce réséda avaient été composés sous l'habile direction de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, dont les vastes ateliers voient chaque jour éclore de si séduisantes merveilles.

Telles sont ses coiffures de mariées, en lilas, clématite ou jasmin, mélangés à la fleur d'oranger, et ses coiffures de bal, entr'ouvertes par derrière, et dans lesquelles les fleurs les plus délicates et les plus rares s'allient aux pierreries et au diamant.

L'une se composait d'épis et de fleurs des champs, avec un nœud sur le front, et un autre au-dessus du cou.

D'autres sont fermées par derrière comme une sorte de résille, et parmi celles-là nous en avons vu surtout deux extrêmement jolies, l'une de clématite et l'autre de chèvrefeuille.

A la ville, on porte beaucoup de satin et de moire antique, toujours en attendant le printemps. Ces robes épaisses se font à jupes unies ou à pointes, chacune de ces pointes séparée par un montant de ruche ou de passementerie. Avec les étoffes claires on fait de préférence des volants bordés de ruches ou de biais, et des corsages décolletés et froncés que l'on recouvre de fichus de dentelle ou de mousseline. Les manches sont larges et ornées dans le même système que le reste de la robe. Avec les robes de soie on fait aussi des manches plates avec un double bouillonné dans le haut. Les nouvelles étoffes de Lyon sont presque toutes à rayures, nous en avons vu deux qui nous ont semblé délicieuses, l'une à larges raies blanches et bleues, l'autre à raies moins larges, roses et blanches. Une autre étoffe, d'un effet splendide au milieu d'une fête et à l'éclat des lumières, est à fond noir avec un semé de larges roses d'argent à feuilles vertes.

La personne qui portait cette robe avait complété sa toilette par une magnifique pointe de dentelle de Cambrai, de la fabrique de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs. Cette pointe, d'une exécution parfaite et d'un dessin exquis (des marguerites et des chrysanthèmes avec une bordure d'arabesques), avait à quelques pas toute l'apparence de la dentelle de Chantilly. Les femmes coquettes ou seulement éprises de l'élégance doivent donc de véritables actions de grâce aux inventeurs qui leur permettent d'atteindre le résultat qu'elle désirent au moyen d'une dépense relative tellement modique.

La parfumerie aux violettes a conquis toute la faveur du monde d'élite. Ce parfum doux et suave convient également au baume qui entretient et assouplit la chevelure, au savon qui adoucit les mains, et à l'extrait qui parfume le mouchoir.

Toutes ces délicates préparations reçoivent de la maison *Violet*, 347, rue Saint-Denis, une supériorité toute spéciale.

Parmi les autres principaux produits de cette importante maison, nous citerons la rosée des abeilles, lotion merveilleuse pour le teint;

Le savon de thridace, spécialement recommandé par les médecins pour les peaux délicates;

Le phylocome de *Violet* aux huiles vierges et à la vanille blanche;

La crème de riz rosée, l'eau de beauté de l'Impératrice, et la crème *Pompadour*, cosmétique célèbre et d'une efficacité longuement éprouvée.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 609.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure à bandeaux relevés et bouffants des côtés. De longs tire-bouchons sortent du cache-peigne et viennent s'enrouler sur les épaules.

Une couronne-diadème, de roses des haies, complète cette coiffure.

Robe de dessous de taffetas rose pâle.

Robe de dessus de tarlatane très claire, garnie de tulle rose et ornée de bouquets de roses des haies, blanc rosé, à cœur vert.

Le corsage est très décolleté en cœur. La taille est ronde avec ceinture basse.

La berthe se compose d'un bouillonné de tarlatane au-dessous duquel est un volant tuyauté à tête (en tarlatane), et dont le bas est garni d'une ruche neige de tulle rose.

De droite part en biais un bouquet de roses des haies.

À gauche, un nœud de deux coques ramassées avec deux bouts de taffetas n° 30, bordés de la même ruche rose.

La jupe-tunique est relevée, en dessous, et fixée à la jupe longue sur laquelle elle retombe en bouffant. Cette tunique est relevée, à droite, par une touffe de roses des haies.

La jupe est garnie, dans le bas, d'un bouillonné de tarlatane haut de 8 centimètres, et de trois volants tuyautés à tête et bordés au bas de la ruche neige rose.

La même garniture se répète au-dessous.

Les bouillonnés et les volants ont tous 8 centimètres tout faits, et sont espacés de 1 centimètre à 15 millimètres les uns des autres.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffes de M.^{me} Bernard, r. de Rivoli, 102. — Modes de la M.^{me} Plé-Horain, rue de Grammont, 27.
 Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104. — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. Chaussee d'Antin, 6.
 Sous-jupes acier, Tavernier, E. Creuxy, Dép.^{te} r. Montmartre, 153.

Parfums de Violet pour S. M. l'Impératrice. | Eau de la M.^{me} de Commission Lassalle et C.^{ie}
 Rue S. Denis, 37. | r. Louis le Grand, 37.

— Chapeau de tulle blanc
 garni de crêpe blanc, 4
 elle est bordée d'une bar
 au tulle formant un long
 est de crêpe blanc et posé
 est bordé de crêpe et enfer
 le grand bavet de crêpe bl
 l'autre.
 est posé à plat sur la
 de chaque côté de la cal
 est une garniture de violettes qui
 de chaque côté au bord de la p
 de la
 est gris rayé et chiné gris.
 de chaque côté, un seul pli qui
 sur ce pli il y a une petite p
 triangle (en biais).
 est rose, et sans plis à l'emman
 de dessous.
 est en biais.
 est boutonné du haut en bas
 est en gris avec un petit m
 est posée sous tou
 est à la jupe, et n° 3 aux man

à nos abonnées trois
 MOISES PARISIENS. Pa
 et coupés dans les meilleu
 à pouvoir être garantis par

DE LA COUTURIÈRE. — Le
 donnent, chaque mois
 d'après les gravures
 de Robes, Corsages, Manches,
 de Mantelets, Fantaisies, Co
 de la mode, et tout ce qui c

PARISIENS. — La Lingère
 des patrons de grande
 de la lingerie : Bonnets,
 de Robes, Fichus, Pa

DE L'ÉTRANGER. — Les Modes d
 une feuille couverte
 de différents vêtements
 de la mode, depuis le premier
 de la mode sait rendre si coque

ses publications sont accompa
 pour qu'ils soient parfaite
 trouvent une application u
 de personnes qui s'occupen
 de nouveautés, mais encore

ses publications coûtent 6 francs
 pour l'étranger.
 aux trois ensemble ou se
 à M. Henry Picart, r
 de Paris.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle blanc tendu, recouvert de tulle de soie, garni de crêpe blanc, de ruban de taffetas et de violettes.

La passe est tendue, elle est bordée d'une bande de crêpe blanc et enfermée dans un tulle formant un long bouillonné.

Le fond de la calotte est de crêpe blanc et posé à plat.

Le bavolet de tulle est bordé de crêpe et enfermé dans un bouillonné de tulle. Un second bavolet de crêpe blanc est posé à plat sur le haut de l'autre.

Un nœud de taffetas n° 30 est posé à plat sur la calotte; une guirlande de violettes part de chaque côté de la calotte, descendant sur le bavolet.

Sous la passe est une garniture de violettes qui forme bien bandeau et descend de chaque côté au bord de la passe entre le bord et les ruches de blonde.

Brides blanches n° 30.

Robe de poil de chèvre gris rayé et chiné gris.

La jupe forme, de chaque côté, un seul pli qui prend naissance sous les pincées. Sur ce pli il y a une petite poche garnie d'un petit revers en triangle (en biais).

La manche large, à coude, et sans plis à l'emmanchure, a le dessus qui boutonne sur le dessous.

Le parement est en biais.

Le devant de la jupe est boutonné du haut en bas.

Les boutons sont en soie grise avec un petit milieu violet; une ruche plissée de ruban violet est posée sous tous les bords; le ruban est en n° 5 à la jupe, et n° 3 aux manches et aux poches.

Col et sous-manches de nansouk brodé, bordé d'une petite dentelle.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Bien obligé, madame, de vos bons conseils.

Tâchez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

a dit celui qu'on appelle le maître du Parnasse. Vous louez et vous conseillez; c'est trop de moitié, en vérité! Et pourquoi louer? Humble chroniqueur, je laisse ma plume vivre au jour le jour, ramassant les miettes d'un festin où se réunissent autour d'une table abondante et succulente des gourmets et des gourmands fins et délicats. Je ramasse ce que ma besace, c'est-à-dire mon encrier, peut contenir d'os de poulet et d'os de faisan oubliés dans cette débauche d'esprit où mes confrères se gorgent à qui mieux mieux. Je fais moins bien qu'aucun d'eux, et je me rassasie de mon brouet de Spartiate. « C'est bien, me dites-vous, de broder l'agréable; mais pourquoi, dans vos courriers, n'ajoutez-vous pas l'utile quelquefois? »

Qu'appellez-vous l'utile, madame? Et pourquoi seulement quelquefois? L'agréable (je répète le mot que vous avez écrit) n'est-il donc pas utile? Et ce que vous demandez, c'est-à-dire l'utile, n'est-ce donc pas l'agréable? J'avais, dans ma pensée, toujours confondu les deux choses en une seule; ces deux mots, l'utile et l'agréable, dont deux poètes ont recommandé le mélange, et vous à leur imitation, comme le but à poursuivre et à atteindre, m'ont toujours représenté une même idée. Vous me prouvez que j'ai eu tort, soit! Et puisque je vous tiens pour bon juge, ce qui est le moindre des hommages qu'on vous doit, je suis bien contraint à accepter votre critique bienveillante et à reconnaître que je néglige trop l'utile pour l'agréable (c'est toujours vous qui le dites, car je ne me croyais même pas si avancé!) Va donc pour l'utile! Mais je n'inventerai rien, je me bornerai à raconter ce que j'ai vu. Trouverez-vous, par exemple, madame, que je serai assez obéissant à vos conseils, si je cause ménage avec vous, et économie domestique? Si je vous donne, par exemple, la recette pour faire de la bière à bon marché, dans votre propre maison, sous votre surveillance personnelle? Aurai-je atteint le but en vous disant que, avec les appareils curieusement simples de M. S. Charles vous pouvez fabriquer vous-même, madame, si le cœur vous en dit, cent litres de bière de Paris, ou de bière de Louvain, ou de bière de Strasbourg, moyennant la modique somme de huit à douze francs? Serai-je suffisamment utile de la sorte? Et agréable donc! Cela dépendra un peu de vous; c'est selon comment vous réussirez votre mélange d'ingrédients divers qui constituent la bière.

Un vieux proverbe dit: « Qu'il faut prendre la vache par les cornes », pour signifier qu'il faut aller droit au but, et aborder son sujet carrément; j'entre donc dans ma démonstration utile à toutes les bonnes ménagères. Vous prenez — et remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un thé à la façon de madame Gibou — vous prenez, dis-je, soixante grammes de coriandre ou de genièvre concassé,

trois cent trente grammes de houblon de Belgique, trois cent quinze grammes de houblon de Bussigni ou d'Alost, dix kilogrammes de sirop de fécule sans mauvais goût, deux cent cinquante grammes de levûre de bière fraîche pour la fermentation, enfin un demi-litre de col de poisson. En suivant bien les instructions que je vais vous donner, madame, vous arriverez à faire vos cent litres de bière de Paris, tout comme si vous vous aviez de préparer une tasse de chocolat. Cela ne m'a pas paru plus difficile.

Il s'agit de posséder les appareils dont je vous ai parlé, et qui se composent d'une chaudière de fer-blanc ou de cuivre étamé; un cylindre passe au milieu; un fourneau, s'adaptant au cylindre, est maintenu sous la chaudière au moyen d'agrafes de fer; une petite grille, placée à l'intérieur de la chaudière, empêche les ingrédients de boucher le robinet servant à extraire le liquide après l'opération. Cet appareil est monté sur trois pieds en équerre; il est fermé au moyen d'un couvercle laissant à jour le trou du cylindre.

Est-ce bien assez clair? Une fois que vous possédez l'appareil en question, pour faire cent litres de bière, vous versez: 1° soixante litres d'eau dans la chaudière; 2° le houblon et les autres ingrédients indiqués ci-dessus; vous fermez l'appareil ou moyen du couvercle, et afin d'activer le tirage, vous placez au haut du cylindre deux ou trois bouts de tuyau. Véritablement je m'y perdrais si je continuais à vous décrire ce procédé si simple qu'on en est stupéfait. Après quoi, je vous le répète, ô ménagères! vous avez obtenu vos cent litres de bière; il ne reste plus qu'à les boire... je n'ose dire à la santé de l'ingénieur inventeur de cet appareil, M. Godard, puisqu'il est mort, mais au moins à sa mémoire. J'ai vu fonctionner cet appareil chez le propriétaire actuel, M. Charles, qui de l'École; mais je me défie autant des inventeurs qui font fonctionner leurs appareils que des cordonniers qui, en vous essayant des chaussures, trouvent toujours moyen de vous prouver qu'elles vont à votre pied; je me suis senti bien autrement convaincu en voyant, l'autre jour, une bonne mère de famille fabriquer sa petite barrique de bière et y réussir comme si elle avait inventé elle-même l'appareil.

Ai-je assez répondu, madame, jusqu'à présent à votre conseil? et suis-je assez utile comme cela à mes semblables? Je me crois des titres à la reconnaissance de toutes les bonnes ménagères.

Voyez comme l'exemple gagne, et comme on a raison de dire que l'appétit vient en mangeant! Dussiez-vous me reprocher d'avoir par trop visé à l'utile cette fois, j'irai jusqu'au bout! Mais, me direz-vous (si vous êtes assez indulgente pour ne me le dire point, je me le dirai à moi-même): les deux poètes qui ont eu la prétention de régenter le Parnasse et l'esprit humain, ont eu soin de poser en loi suprême, qu'il faut mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*, a même écrit en sa langue natale celui des deux qui n'était pas Français. Or, est-il bien avéré que j'aie obéi au précepte et que je n'aie pas oublié l'agréable dans ma poussée à l'utile? Ce sera à vous qui m'y avez entraîné, madame, à décider.

Vous souvient-il avoir lu, vous qui lisez beaucoup,

dans un curieux livre intitulé *les Curiosités bibliographiques*, un chapitre intéressant sur les *matières et instruments propres à l'écriture*? Dans ce chapitre donc, il est traité des substances variées dont les différents peuples se servaient pour l'écriture. « Les trois règnes de la nature, dit l'auteur, ont été mis à contribution ». La pierre, la brique, les écorces d'arbre, la toile ont été tour à tour les dépositaires de la pensée humaine, et l'on en retrouve les preuves dans presque tous les musées de l'Europe. « Pétrarque, racontent les chroniqueurs, avait une veste de cuir sur laquelle il écrivait, pendant ses promenades, lorsqu'il manquait de papier ou de parchemin. Ce vêtement, couvert de ratures, était encore, en 1527, conservé comme une précieuse relique par le cardinal Sadolet. »

Mais ce n'était rien que tout cela! Les intestins d'animaux ont été aussi employés. Zonare, au chapitre 2 du livre IV de ses *Annales*, raconte que la bibliothèque de Constantinople, incendiée sous l'empereur Basiliscus, renfermait l'*Iliade* et l'*Odyssee* d'Homère écrites en lettres d'or sur un intestin de serpent de cent vingt pieds de long. La bibliothèque Ambrosienne de Milan a possédé, et possède probablement encore aujourd'hui, un diplôme en lettres d'or sur une peau de poisson. Voilà bien pour un côté de la question; voyons maintenant l'autre côté, c'est-à-dire les matières avec lesquelles on écrivait, le tout pour arriver à vous annoncer, madame, une nouvelle qui, si vous ne la savez pas déjà, vous sera agréable autant qu'utile.

Toujours dans le livre intéressant dont je vous parle, vous avez lu que les anciens ont fait usage d'encre de toutes les couleurs: de la rouge, de la verte, de la jaune, de l'encre de Chine même. En outre les anciens connaissaient les encres d'or et d'argent. Sous le Bas-Empire, les écrivains en or, ou *chrysographes*, formaient une classe particulière. La Bibliothèque impériale possède plusieurs évangiles grecs et le livre des *Heures* de Charles le-Chauve, entièrement écrits en or. Les ouvrages écrits en lettres d'argent sont plus rares; on ne cite guère, ou du moins ne possède-t-on aujourd'hui, que les évangiles d'Ulphilas, conservés à Upsal, et le Psautier de saint Germain, évêque de Paris, à la Bibliothèque impériale.

Eh bien! maintenant, écoutez bien ceci, madame. Il y avait une fois, et cela remonte à peine à votre toute jeunesse, un tragédien de talent au Théâtre-Français, qui, avant d'être tragédien, s'était occupé de sciences, j'ai bien peur d'être obligé de dire: de sciences occultes. Il se nommait et se nomme encore Ballande. Après avoir, un jour, déposé la toge romaine qu'il portait en artiste, il s'est armé de creusets, de tubes plus ou moins capillaires, de cornues, de réchauds, et le voilà dans son laboratoire ou dans son antre de chimiste, à la recherche non de l'absolu, mais de la propreté, de la propreté pour vos doigts, pour vos vêtements, pour vos meubles. Quel est ce mystère? allez-vous vous écrier. Ce mystère très simple, très utile et très agréable, est que Ballande a tout bonnement découvert de l'ENCRE BLANCHE qui sur du papier blanc, rose, bleu, vert, à votre caprice ou à votre goût, marque en noir tout comme cette vilaine encre noire avec laquelle je crains, madame, que vous ne m'avez

MÉLANGES.

de la Fontaine, à Chateau-T...
 siècle, la propriété d'un...
 rick, vient d'être vendue...
 d'un nouveau maître...
 plus convenable p...
 grand fabuliste, que la vi...
 amodie; les souvenirs glorie...
 ments du collège...
 cette acquisition et...
 Trédios, et en attendant...
 en mesure de répo...
 ces esprits, l'ombre du g...
 en voyant que son a...
 prouvement du moins...
 de beaux-arts...
 la ville seront rassur...
 propriétaire, homme de...
 à une résolution de respe...
 on des plus beaux...
 louer.

..

Michel est entièremer...
 Nous allons complét...
 que nous av...
 ..

Fontaine, la fontaine...
 à 25 mètres de haute...
 d'un diamètre de 6 mètres...
 de la pierre de Saint-Ville

écrit le billet qui vous vaut ce *courrier* dont vous serez responsable devant mes lectrices. Vous avez dû avoir plus d'une tache à vos jolis doigts, je le gage. Eh bien ! ce que les anciens ni les modernes ne connaissaient pas encore, l'encre blanche qui vaut bien l'encre d'or et l'encre d'argent, Ballande l'a inventée dans son laboratoire de chimiste entre une mâle tirade de Corneille et une élégie de Racine. Désormais vous pouvez permettre à votre démon de petite fille de jouer avec votre encrier ; elle peut en renverser le contenu sur sa robe, il n'y paraîtra pas plus que si elle y renversait un verre d'eau ; vous pouvez tremper vos doigts, laver vos mains dans l'encre de Ballande, à pleines cuvettes si bon vous semble, en vérité, je vous le dis, vous en serez quitte... pour lui écrire tout de suite de vous en envoyer provision, et moi j'attends une lettre de vous sur papier satiné avec vos pattes de mouche à l'encre blanche.

N'avais-je pas raison de vous dire que la nouvelle vous serait aussi agréable qu'utile ! Pour moi, je viens de remplir, comme c'est depuis quelque temps mon habitude, mes quatre colonnes de *courrier* avec l'encre de Ballande, et par ma foi, je m'en lave les mains, je parle du *courrier* autant que de l'encre elle-même !

X. EYMA.

MÉLANGES.

La maison de la Fontaine, à Château-Thierry, qui était, depuis près d'un siècle, la propriété d'une honorable famille de cette ville, vient d'être vendue à l'amiable et va devenir la résidence d'un nouveau maître. Sans doute il eût été plus rationnel, plus convenable peut-être pour la mémoire du grand fabuliste, que la ville achetât elle-même cet immeuble ; les souvenirs glorieux qu'il évoque, et sa proximité des bâtiments du collège auxquels il est adossé, rendaient cette acquisition en quelque sorte toute naturelle. Toutefois, et en attendant que la ville de Château-Thierry soit en mesure de répondre un jour au vœu que nous exprimons, l'ombre du grand poète sera néanmoins réjouie en voyant que son antique demeure va être habitée, provisoirement du moins, par un ancien magistrat, ami lui-même des beaux-arts et de la poésie, et les habitants de la ville seront rassurés en apprenant que le nouveau propriétaire, homme de bon goût et de bon sens, a la ferme résolution de respecter, autant que possible, la maison d'un des plus beaux génies dont la France puisse s'honorer.

..

La fontaine Saint-Michel est entièrement débarrassée de ses échafaudages. Nous allons compléter par quelques détails les renseignements que nous avons déjà donnés sur ce monument.

Élevée sur caves voûtées, la fontaine, qui fait face au pont Saint-Michel, a 26 mètres de hauteur sur 15 mètres de largeur ; le soubassement, de 6 mètres 40 centimètres d'élévation, est de pierre de Saint-Ytlie (Jura), dont les

applications se multiplient dans les grands travaux publics de Paris.

Le reste du monument est construit en pierre de Méry. Les quatre vasques et le bassin inférieur sont également de pierre de Saint-Ytlie. A chaque extrémité de la dernière vasque s'élèvent deux piédestaux qui supporteront des groupes d'animaux domptés par des anges. Des plaques remplacent provisoirement ces groupes, qui ne sont pas encore terminés.

Le groupe de saint Michel terrassant le démon a 5 m. 50 centimètres de hauteur ; il est supporté par un rocher en pierre de Soignies (Belgique). Des chimères décorent les tympanes de la niche, dont la clef porte les armes et la devise de la ville de Paris.

De chaque côté de la niche sont deux colonnes de marbre incarnat du Languedoc, ayant leurs bases et leurs chapiteaux de marbre blanc veiné ; la hauteur totale de ces colonnes est de 6 mètres 20 centimètres. Dans le panneau d'intervalle est une sorte de bouclier de bronze portant sur un champ d'abeilles, avec sceptre et palmes de chêne et de laurier, une N surmontée de la couronne impériale ; le cartouche au-dessous est orné d'une tête d'ange et d'une plaque de marbre de lapis-lazuli.

Dans la frise de l'entablement se voient de petits anges portant des couronnes de fleurs ; un écusson à tête de lion est au droit de chaque colonne ; la hauteur des statues est de 3 mètres en y comprenant la plinthe. Des dessins de marbre de différentes couleurs, deux cartouches au chiffre de saint Michel entouré du collier de l'ordre ce nom, créé par Louis XI, décorent l'attique. Sur une table de marbre vert de mer, que porte le fronton, on lit l'inscription suivante :

FONTAINE SAINT-MICHEL.

SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON III, EMPEREUR DES FRANÇAIS,

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ PAR LA VILLE DE PARIS.

L'AN MDCCCLX.

De chaque côté de la table se trouve un pilastre avec le médaillon de Saint-Michel, et le cordon rappelant l'ordre militaire dont nous venons de parler. Deux grandes volutes ornées de cornes d'abondance terminent les deux côtés du fronton. Un écusson aux armes de l'empire, qu'accompagnent les figures allégoriques de la Puissance et de la Modération, surmonte le tout. Un aigle de plomb repoussé marque chaque angle du sommet du monument.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Rien n'est plus vrai qu'un proverbe, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Nos pères, qui s'y connaissaient, ne les avaient pas surnommés en l'air la sagesse des nations. Ils avaient dû avoir d'excellentes raisons pour leur donner un pareil baptême.

En ce qui m'est personnel, j'ai toujours eu et j'ai encore grande foi aux proverbes. Je me console souvent de la plupart des disgrâces de la vie en me citant un de ces axiomes populaires. Cette méthode a maint avantage que je me garderai bien de développer ici. J'aurais l'air de faire une préface à propos d'un titre mis en tête d'une *nouvelle*, et l'histoire vraie que j'entreprends de raconter peut parfaitement se passer de ce préliminaire.

Dans la banlieue d'Orthez, derrière la vieille et vénérable tour de Moncade, entre les chemins qui conduisent à Saint-Sever et à Dax, dans la Chalosse et le Maranzin (Landes), s'était retiré, il y aura bientôt un demi-siècle, un brave homme que toute la petite ville connaissait, estimait et n'appelait jamais que par son titre : *le colonel*.

Orthez, ancienne capitale du Béarn au temps des Moncade et des Phébus de Foix, est, pour ceux qui en ignorent, un chef-lieu de sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées. Mais ce titre ne dit pas grand'chose. Pour préciser, c'est une petite ville de quatrième ordre, où la vie s'écoule lente, monotone, sans agitations, sans saccades ni incidents. Au reste, c'est ainsi que cela se passe dans toute la province depuis l'ère glorieuse, niveleuse et civilisatrice de 89. Si dans les temps antérieurs, Orthez a eu de beaux jours et même des jours pleins d'éclat, de gloire et de bruit, personne ne s'en souvient dans la génération présente. On laisse à ceux qui s'occupent de sciences et de vieilleries le soin de débrouiller le passé, et l'on suit son chemin tracé par les occupations de chaque jour, sans même leur donner un regard, encore moins un encouragement.

On naît à Orthez par hasard, on y meurt de même, après avoir végété plus ou moins longtemps. Ceux qui veulent vivre s'expatrient et vont chercher les agitations, les plaisirs, les inquiétudes, les succès, les mécomptes, les grandes consolations ailleurs que sous le ciel natal.

Des philosophes ont pu dire que le cœur de l'homme était partout le même; que partout on le retrouvait livré en proie aux mêmes passions. L'aspect d'une ville comme Orthez ou toutes celles qui lui ressemblent, ne permettra jamais de trouver une vérité dans cette assertion philosophique.

Le colonel était né dans une pauvre maison de Départ, faubourg méridional d'Orthez, qui est relié à la ville par un pont de construction romaine jeté sur le gave. Ce pont, soit dit en passant, est fort original, surtout à cause de la tour de vigie qui le domine, et à laquelle se rattachent des légendes qu'il serait trop long de rappeler ici. Le père du colonel était un pauvre ouvrier tanneur, que personne à peu près dans la ville ne connaissait, à l'exception des maîtres qui utilisaient ses bras. Ce n'en était pas moins une de ces bonnes, franches, robustes intelligentes et honnêtes natures, comme on en rencontre en si grand nombre parmi les artisans du Midi. Travaillant tout le jour, il n'aspirait qu'à pouvoir élever honnêtement sa famille, qui déjà se composait de cinq garçons. Les événements le servirent au delà de ses espérances. Car la Révolution étant survenue, elle ne tarda pas à pousser un de ces cris qui remuent toutes les entrailles en France. La patrie est en danger, disait-on de toutes parts, et les cinq fils du tanneur s'enrôlèrent sous les drapeaux de la République. Avant de mourir, en 1800, le pauvre artisan avait pu embrasser et bénir les quatre aînés, tous portant l'épaulette d'or conquise sur le champ de bataille. Si Jacques, le dernier, et celui qui doit principalement nous occuper, n'était pas venu avec ses frères à ce suprême rendez-vous, c'est qu'en ce moment même il combattait en Égypte à côté de Kléber, qui le faisait capitaine pour sa brillante conduite à Héliopolis.

Ce fut peut-être la première fois qu'Orthez fit attention au pauvre artisan. Mais depuis lors cette famille de héros passa presque à l'état légendaire. On s'entretenait souvent des cinq frères, aux longues veillées d'hiver; on parlait d'eux dans toutes les familles, et quand la mère mourut, deux ans après son mari, la ville entière lui fit cortège funèbre jusqu'au champ de repos.

Jacques fut le seul qui revit la ville natale. Les quatre aînés étaient tombés, l'un à Trafalgar, en couvrant de son corps son commandant, l'intrépide Lucas; l'autre avec d'Hautpoul, à Eylau; le troisième en plantant l'aigle du 5^e, que commandait son compatriote Roussille, sur les hauteurs de Zonain; le quatrième enfin, dans les fameuses charges d'Excelsmans à Versailles.

Quant à Jacques, s'il n'était pas mort comme ses frères, en combattant pour la patrie, ce n'était pas sa faute. A Waterloo, il commandait un des régiments de la garde qui escaladèrent le plateau sous le feu de l'artillerie anglaise, et furent, au dire des historiens, fauchés comme par un tourbillon. Trente heures après la bataille, quand on ramassa les cadavres, on s'aperçut que le colonel respirait encore. Un chirurgien anglais entreprit de le guérir

avec acharnement, et il y parvint après six mois de soins et d'efforts.

Maintenant, pourquoi Jacques Tragit, car tel était son nom de famille, né à Départ, c'est-à-dire au midi d'Orthez, avait-il choisi pour résidence le côté opposé de la ville, les hauteurs septentrionales du Moncade?

Ceci cachait un mystère qu'Orthez ne devina, ne soupçonna jamais.

Depuis que les fils du tanneur avaient quitté le toit paternel, le quartier de Départ avait subi une transformation. Tanner le cuir, saler les jambons, fabriquer des chandelles, étaient et sont encore les trois industries de la ville d'Orthez. Or, si l'on trouvait encore aux bords de l'eau de nombreux ouvriers, il était rare de trouver dans ces quartiers des familles nécessiteuses. Elles avaient presque toutes quitté Départ pour se réfugier dans les masures qui ont pris la place de l'antique manoir de Gaston Phébus. Le colonel Jacques Tragit, malgré ses brillants états de service, ses actions d'éclat, sa position de fortune, était resté jeune de cœur. Sous la tente, il aimait ses soldats et partageait en campagne leur bonne et leur mauvaise fortune avec un entrain qui l'avait fait adorer de tous les corps dans lesquels il avait successivement servi. Ses cantines et ses fourgons étaient constamment à la disposition de quiconque souffrait et avait besoin d'un ordinaire plus relevé que la gamelle du troupier. Rendu à la vie civile, le colonel voulait user à peu près de la même façon de la fortune qu'il tenait de la munificence impériale. Il comptait semer les bienfaits autour de lui, afin de récolter l'affection de tant de pauvres gens dont il aurait peut-être partagé l'existence misérable si la patrie en danger ne l'avait fait soldat.

C'est pourquoi, bien que n'ignorant nullement la popularité dont il jouissait dans toute la ville et dont il recueillait de touchants témoignages chaque fois qu'il se montrait, tout en restant sans morgue ni roideur envers qui que ce soit, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, Jacques Tragit voulut établir sa maison dans le quartier des nécessiteux.

Orthez ne vit, dans cette quasi-séparation de la ville, qu'un amour de la solitude et de la vie des champs. Jacques, en effet, avait acheté un enclos assez considérable, planté de beaux arbres et attendant à des vignes et des terres labourées. La maison d'habitation était comme perdue au milieu d'un parc. Elle était meublée avec une élégante simplicité. A première vue, on aurait deviné la retraite d'un soldat ou d'un artiste, et encore ce dernier aurait-il donné peut-être plus de place aux ornements.

Une merveille de cette habitation, c'était le verger. Ce domaine avait fait, avant la révolution, partie

des biens d'une communauté religieuse, et les moines savaient admirablement tirer parti de tout ce qui leur appartenait. Dans tout le Béarn, on vantait la saveur des fruits de Moncade, et Jacques n'eut garde de laisser déchoir cette vieille réputation. Il attira près de lui un ancien soldat de la garde qui, avant d'être pris par la conscription, avait été jardinier dans les pépinières de la couronne, et lui confia la direction de ses arbres. Culture, coupe, plantation, tout fut laissé à la libre disposition de l'ancien compagnon d'armes.

En agissant de la sorte, le colonel avait un double but.

Maintenir sa propriété dans un état constant de prospérité, ainsi que doit le faire tout homme d'ordre; en second lieu, avoir auprès de lui un homme sûr, un cœur bon et dévoué qui pût le seconder activement à répandre le bien-être autour de lui.

Jacques et son ancien soldat s'entendirent admirablement dès le premier jour et sans avoir besoin d'échanger de nombreuses paroles. Mathurin connaissait de longue date son ancien colonel. Ils avaient fait ensemble la campagne de Russie, et ce fut pendant cette lamentable retraite qu'officiers et soldats purent surtout s'éprouver et s'apprécier mutuellement. Jacques Tragit fut un des rares officiers supérieurs qui parvinrent à ramener leurs équipages. Ce résultat fut dû principalement au dévouement des soldats, qui adoraient leur colonel.

Mathurin, durant cette longue retraite, n'avait pas quitté Jacques Tragit; il était également avec lui à la sanglante journée de Waterloo. Tout cela établissait entre eux une merveilleuse sympathie et en outre une communauté de sentiments qui n'avaient plus besoin de se traduire par la parole pour être compris.

On ne tarda pas à s'apercevoir sur les hauteurs de Moncade de la présence du colonel et de la bienfaisante influence qu'il se plaisait à exercer autour de lui.

On était toujours assuré de trouver du travail auprès de Mathurin; des soins et des secours, en cas de maladie ou d'impotence, étaient portés à domicile. Jamais Orthez ne vit moins de nécessiteux importuner toutes les maisons de leurs quêtes hebdomadaires. On agissait sans bruit, sans éclat; on n'avertissait pas qu'on voulait arriver à l'extermination de la misère. Enfin, on ne consultait personne.

Dire que cette conduite passa complètement inaperçue serait tout à fait contraire à la vérité. Bien plus, dans un certain monde habitué à mener la petite ville comme il l'entendait, cette conduite excita dans plus d'un cœur des sentiments envieux. Il y eut des jalousies et des rivalités, je dirai pres-

que des haines, si, de nos jours, on était capable de haïr à Orthez.

Parmi les protégés de Mathurin et du colonel se trouvait un malheureux jeune homme, presque un enfant, car il avait dix-huit ans et on lui en aurait tout au plus donné quatorze. Nando, comme on l'appela, était venu à Orthez à la suite de l'armée du maréchal Soult. Une femme que l'enfant avait tout lieu de croire sa mère vendait des provisions aux soldats avec lesquels elle faisait route depuis Vittoria. Elle était morte à Orthez le lendemain de la bataille, laissant Nando isolé, sans ressources, sur une terre où il ne connaissait âme qui vive et au milieu de gens qu'il ne comprenait pas, et desquels il parvenait difficilement à se faire comprendre. Pendant deux années, la Providence lui envoya tant bien que mal son pain quotidien. Mais à voir la chétive apparence du pauvre garçon, on pouvait sans trop de témérité croire que les jours de jeûne avaient dû revenir un peu plus fréquemment que sur le calendrier.

La résidence du colonel dans les régions hautes de la ville et l'arrivée de Mathurin changèrent tout cela. Nando, qui n'avait jamais pu trouver à faire un usage régulier de ses bras, parce qu'il n'avait pas d'état et ne pouvait subir un apprentissage, devint dès les premiers jours l'aide de Mathurin. Il traînait les brouettes, portait des fardeaux qui n'étaient jamais au-dessus de ses forces, manœuvrait les échelles, enfin se rendait utile de façon à recevoir le salaire d'un journalier. Bientôt il apprit le manie- ment du rateau, de la bêche, de la houe ; il remua la terre, et au bout de six mois, quand Mathurin lui mit une serpe à la main, l'enfant s'en servit d'une façon qui étonna et charma en même temps son maître lui-même. L'apprentissage s'était fait tout seul.

Nando était intelligent, il venait de le prouver. Il en donna une bien autre preuve quand, parvenu, à force d'économie, à mettre quelques écus de côté, il alla, un soir, après sa journée finie, trouver un vieux maître d'école et voulut apprendre à lire et à écrire.

Bref, en 1820, Nando était devenu un beau jeune homme, bien robuste, élégant de taille et fort remarqué des jeunes filles d'Orthez. En outre, il était instruit, car, avançant en grade peu à peu, il avait d'abord remplacé Mathurin pour une bonne portion des travaux de jardinage, et puis, entré tout à fait dans la maison du colonel, il avait été chargé de la comptabilité et s'en acquittait à merveille.

Vers cette époque, les troubles qui agitaient la Péninsule refoulèrent beaucoup d'Espagnols dans le département des Basses-Pyrénées. Toute ville eut ses exilés. Orthez, ville calme où la vie matérielle

n'a jamais été fort chère, vit sa population grossie de quelques familles qui s'éloignaient du sol natal pour laisser passer l'orage. Elles s'établirent à l'écart, choisirent de préférence les grandes maisons isolées qu'on pouvait leur louer tout entières et restreignirent autant qu'elles le purent leurs relations sociales. Le caractère espagnol est ainsi fait. On y retrouve toujours la dignité froide de l'hidalgo. En agissant différemment, les exilés volontaires d'Orthez auraient craint qu'on ne pût voir dans leurs démarches quelque importunité.

Ils ne parvinrent pas cependant à s'isoler tellement que bien des gens ne pénétrassent dans leur intérieur. Eux-mêmes, trouvant tout à fait de leur goût la vie tranquille et uniforme de la petite ville, ne tardèrent pas à se départir de leur roideur, et les serviteurs, imitant l'exemple des maîtres, nouèrent des relations de bon voisinage avec des domestiques et des ouvriers.

Au service de la comtesse Mendocça y Llarcon était une jeune fille de quinze ans, Paquitta, qui réunissait en elle les types vantés de la Castellane et de l'Andalouse.

Partout on aurait admiré la beauté étrange de Paquitta. Mais dans les pays du midi de la France, il faut toujours que l'admiration se traduise par quelque manifestation extérieure. Paquitta s'aperçut des sentiments qu'elle avait excités lorsqu'elle parut au marché où toute la ville vient faire ses provisions dès le matin. Les bourgeoises se retournaient pour voir la belle étrangère, et les marchandes l'appelaient toutes de leur voix la plus caressante, afin d'avoir le plaisir de la regarder tout en la servant. Paquitta, fière de son triomphe, le recevait néanmoins en fille habituée à en recevoir de pareils, et qui sait ce qu'elle vaut. Elle jouait de l'œil comme la plus habile Madrilène, et ses regards, à défaut de paroles, rendaient aux marchands leurs caresses.

Nando était là. Il venait surveiller les intérêts de son maître, qui cultivait de trop beaux légumes et des fruits trop savoureux pour ne pas les mettre à la portée de tous les acheteurs, en les envoyant au marché quotidien.

Un coup d'œil de Paquitta, une de ces œillades assassines comme les Espagnoles savent les lancer, tomba sur ce brave garçon, et dès ce moment la jeune fille eut un de ses adorateurs comme on n'en trouve guère que dans les pays de chevalerie. Dès le premier assaut, le cœur de Nando avait été pris.

Par une de ces bizarreries dont toute vie est pleine, car c'est généralement par elles que la vie est guidée, Paquitta vint faire ses provisions aux corbeilles des marchandes près desquelles se tenait Nando. La jeune fille acheta même quelques-uns des beaux fruits de l'enclos du colonel. Mais quel ne

fut pas son étonnement lorsqu'elle entendit Nando répondre à ses questions en espagnol. Les deux jeunes gens levèrent simultanément la tête et se regardèrent bien en face.

Paquitta comprit ce qui se passait dans le cœur de Nando.

Quand elle revint au logis, elle n'avait plus la démarche pimpante et légère du départ. Plus d'une fois elle avait entendu sur son passage murmurer des paroles galantes qui avaient la prétention d'exprimer des sentiments d'amour. Mais jamais elle n'avait saisi ce mystérieux langage qui se fait si bien comprendre des cœurs simants. L'œil noir de Nando lui en avait plus dit dans un regard que la jeune fille n'en avait entendu de sa vie ; et maintenant, malgré elle, Paquitta se prenait à rêver à ce regard.

De son côté, Nando était métamorphosé quand il rentra sous le toit du colonel.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'il y eût d'incident nouveau à cette passion naissante. Le travail marchait comme d'habitude durant les longues heures de la journée. Seulement, quand venait le soir, Mathurin s'aperçut bientôt que Nando quittait la besogne avec une certaine précipitation, et que pendant les veillées du soir il était rare qu'il ne sortit point de la maison, si rien ne l'y retenait.

Habitué aux libertés militaires, Mathurin ne trouvait rien à redire, pourvu que le service fût fait régulièrement. Il laissait donc Nando entièrement libre d'agir à sa guise, et jamais il ne lui en aurait ouvert la bouche, s'il ne l'avait tout d'un coup vu changer de caractère et dépérir, à ne pouvoir s'y méprendre.

Mais Mathurin aimait Nando. Le colonel était parvenu à semer partout l'affection autour de lui. L'amour qu'on lui portait rayonnait de l'un à l'autre, et durant cette époque jamais on ne vit même l'ombre d'une querelle sur les hauteurs de Moncade.

Un matin Nando était plus triste que de coutume. Au retour du marché, il s'était mis au travail ; mais la bêche paraissait trop lourde pour ses bras affaiblis.

Mathurin s'en aperçut, et s'approchant de son compagnon :

— Écoute, l'ami, lui dit-il, je crois que tu es malade, et tu ferais bien de te reposer.

Nando jeta sur le vieux soldat un regard plein d'anxiété.

— Je n'ai aucun mal, répondit-il enfin d'une voix paisible. J'ai un secret qui me tue ; si vous vouliez me promettre de n'en rien dire à personne, je vous confierais tout.

— Tu sais qu'un secret confié est sacré pour le vieux Mathurin ; ainsi parle.

— Je suis amoureux, reprit le jeune homme, amoureux à en perdre la raison.

— Je m'en doutais, à te voir si triste. Et c'est la première fois ?

— Oh ! la première et la dernière ; car si je ne parviens pas à me faire aimer de Paquitta comme je l'aime de mon côté, ma foi ! je crois qu'il n'existera plus de femmes pour moi.

— C'est bon ! c'est bon ! faudra voir avant de désespérer.

— Figurez-vous que je la vis par hasard au marché. Tout le monde la regardait, je fis comme tout le monde ; mais du premier coup je fus pris pour toujours.

Mathurin gardait le silence ; il attendait la fin. Nando reprit :

— Depuis ce moment, je ne m'appartiens plus. Je pense sans cesse à cette jeune fille dont l'œil noir est si doux, dont le regard fait si violemment battre le cœur. J'ai cherché par tous les moyens à me rapprocher d'elle, pour lui dire ce qu'elle a fait naître en moi. C'est vers elle que je cours chaque soir lorsque je quitte la maison. Je connais sa demeure, et l'on me voit pendant les premières heures de la nuit rôder tout autour comme une âme en peine. Mais jusqu'à présent je n'ai pu réussir à rien. La jeune fille ne quitte pas la famille au service de laquelle elle est attachée. Tous les matins elle vient au marché, et je la vois ; mais je n'oserai jamais lui parler devant tout le monde, qui nous regarde et nous épie. Car on a remarqué qu'elle choisissait de préférence nos fruits et nos légumes, et je ne suis pas sans avoir excité des convoitises et des jalousies. Cela ne peut durer ainsi, cependant, car pour peu que ça se prolonge, pour sûr j'en mourrai.

Nando se tut. Il avait achevé sa confession. Comme tous les amours vrais, celui qu'il nourrissait dans le cœur commençait par la souffrance.

Après une pause, Mathurin, qui se sentait ému, dit à son jeune camarade :

— Ami, la confiance que tu viens de faire t'aura fait du bien. Nous serons deux maintenant à porter ton secret, et ton fardeau sera allégé d'autant. S'il m'était permis de te donner un conseil, je t'engagerais même à faire pour un autre ce que tu as fait pour moi.

— Jamais je n'oserai m'ouvrir au colonel.

— Tu auras tort ; le colonel est bon et il t'aime comme il nous aimait tous au régiment. Si tu lui montres que tu as confiance, il peut facilement te tirer d'affaire. Pour moi, je t'ai engagé ma parole, je suis lié ; je ne soufflerai pas un mot. Mais quelle utilité peux-tu retirer d'un confident tel que moi ? Tandis que si le colonel se charge de ton affaire...

— Eh bien ?

— Il a mille moyens de l'arranger que nous n'avons pas. Il peut aller partout où nous n'irons jamais, et pas une porte de la ville qui ne s'ouvre devant lui.

Les deux amis devisèrent encore longtemps de la sorte. Pour la première fois depuis que Paquitta avait fixé sur lui son grand œil noir, Nando sentit rentrer quelque sérénité dans son cœur. Dès le lendemain, il voulut instruire de tout le colonel, qui était pour lui comme un autre père, et lui demander son appui.

Jacques Tragit se sentit rajeunir quand il reçut cette confiance d'amour.

Pendant les rudes campagnes de la République et de l'empire, Jacques n'avait eu guère le temps d'aimer, et cependant plus que tout autre il avait un cœur enthousiaste et bon. L'occasion seule lui avait manqué pour chercher le bonheur en associant une femme à sa destinée. Cette destinée elle-même était trop incertaine pour qu'une nature intrépide et loyale comme celle de Jacques s'en préoccupât vivement.

Et les années avaient ainsi passé, laissant la jeunesse derrière. Mais souvent il arrive que le cœur reste jeune en dépit de tous les accidents. Le moindre choc suffit pour le réveiller de son apathie, et il découvre alors des trésors de tendresse qu'on n'aurait pas soupçonnés.

En écoutant Nando, cet homme qui avait assisté aux plus chaudes journées de l'empire éprouva une de ces émotions qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et il promit à son serviteur de mettre tout en œuvre pour faire arriver à bien cet amour jeune et pur.

La famille chez laquelle servait Paquitta s'était peu à peu relâchée de sa grande réserve. Elle voyait la société d'Orthez, et celle-ci la recevait à son tour. Sous prétexte d'œuvres pieuses, on n'avait pas tardé à se comprendre mutuellement, et l'on s'en trouvait bien.

Ce que voulait le colonel, c'était demander la main de Paquitta pour Nando, et au besoin aplanir toutes les difficultés que ce mariage pourrait rencontrer.

Le colonel fut reçu comme il le méritait par la famille espagnole exilée. La jeune fille, interrogée par sa maîtresse, ne put s'empêcher de rougir quand on lui parla du beau jeune homme qu'elle voyait au marché. Elle était trop jeune et trop naïve encore pour avoir appris à dissimuler les secrets de son cœur. Elle aussi n'avait pu voir Nando sans l'aimer, et depuis la première rencontre, elle souffrait pour le moins tout autant que le jeune homme.

Avec de pareils précédents, le mariage fut rapidement arrangé et conclu.

Nando et sa jeune femme habitèrent une maisonnette charmante que le colonel fit bâtir à l'un des coins de son enclos, et les hauteurs de Moncade eurent une bienfaitrice de plus.

Ce mariage marqua une nouvelle époque dans la vie du colonel.

Les affaires de son serviteur l'avaient souvent attiré dans la maison de la famille exilée. Là vivait modestement, à côté de son père et de sa mère, et croissant chaque jour en grâce et en beauté, une de ces jeunes filles qui ont fourni le type des vierges de Murillo.

Carmen avait quinze ans; mais, comme toutes les jeunes filles de son pays, elle était grande à cet âge où nos Parisiennes sont presque toujours encore des enfants. Carmen, dans tous ses mouvements, avait une grâce sans pareille, et, bien que sa beauté eût suffi à lui concilier tous les cœurs, elle répandait autour d'elle un charme souverain que tout le monde subissait.

Le colonel était très jeune de cœur. Le bonheur de Nando l'avait fait rêver, et sans se l'avouer encore à lui-même, quelques jours après le mariage de Paquitta, il était plus amoureux que Nando, amoureux comme un écolier, avec des timidités incroyables chez un homme comme lui.

Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles le colonel vit Carmen presque chaque jour, et son amour ne fit que croître et embellir comme la jeune fille. Jamais cependant il ne se laissa pénétrer. Il éprouvait un bonheur rare à se trouver au milieu de la famille exilée, et il attendait sans cesse qu'une occasion propice s'offrit à lui pour mettre à nu ses sentiments. Jamais à son gré il ne vit venir cette occasion.

Mais ces trois années écoulées, les événements se chargèrent de stimuler le colonel.

L'agitation révolutionnaire avait été étouffée en Espagne. Si les villes du midi de la France virent de nouveaux exilés, du moins les exilés anciens purent rentrer sur la terre natale, revoir le foyer abandonné depuis longtemps et reprendre les habitudes des anciens jours. La famille de Carmen quitta Orthez. Elle avait hâte de revenir dans sa patrie, de se rendre compte par ses yeux des ruines laissées après elle par la guerre civile.

Ce départ, annoncé seulement quelques jours avant qu'il devint une réalité, causa une vive douleur à l'ancien colonel de la garde impériale. Jamais il n'avait souffert de la sorte. Tout ce qui avait fait et paraissait devoir faire longtemps encore le charme de sa vie s'évanouissait une nouvelle fois. Depuis Waterloo, il n'avait pas eu conscience qu'un pareil désenchantement pût l'atteindre jamais. Et cette fois, c'était sans remède.

Rentré dans sa maison, après avoir appris de la bouche même du chef de la famille cette formidable nouvelle, le colonel passa toute la nuit dans une agitation extrême. Vingt fois il prit la résolution d'aller dès le lendemain dire au père et à la mère de Carmen ce qui se passait dans son cœur. Vingt fois, il recula comme épouvanté de son audace. Cet homme, qui n'avait jamais pâli devant les batteries de canons vomissant une pluie de mitraille et semant la mort dans tous les rangs, tremblait à la seule pensée de dévoiler son cœur. Les natures robustes sont ainsi faites : elles ont toujours leur côté faible.

L'aube surprit le colonel encore en proie à toutes ses perplexités.

Mathurin, qui tous les matins venait prendre les ordres de son maître, arriva sur ces entrefaites. D'abord le vieux soldat fut étonné de trouver le colonel debout ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne s'était pas couché, et alors il soupçonna quelque catastrophe.

Inquiet lui-même, et cependant ne voulant pas trahir son inquiétude, il se mit à rôder dans l'appartement et à ranger comme si tout était dans un désordre complet.

Le colonel, à bout de forces après cette nuit d'insomnie, alla enfin vers lui :

— Mathurin, lui dit-il d'une voix creuse et qui contrastait singulièrement avec sa voix habituelle, mon vieux soldat, nous touchons à un moment décisif. Je n'ai plus que toi pour toute famille. Cependant, s'il fallait nous séparer, y consentirais-tu ?

— Jamais, mon colonel. A moins que vous ne me chassiez, partout où vous irez, j'irai.

— Merci, mon ami. Et si j'allais à l'étranger ?

— Qué m'importe ?

— Au fait, reprit le colonel après quelques minutes de silence et sur un ton plus gai, nous en avons vu bien d'autres, et ce n'est pas la première fois que nous voyagerions ensemble.

— De la Bérésina à Dresde, nous ne nous sommes pas quittés, mon colonel...

— C'est vrai, et sans ta blessure tu serais venu avec moi jusque sous Paris.

— Avec vous, mon colonel, j'irai au bout du monde, j'irai en enfer...

— C'est bien, mon vieux brave. Alors, c'est convenu, si je pars, nous partirons ensemble. Tu seras mon soldat, mon valet de chambre, mon aide de camp, ce que tu voudras. En attendant, ne parle de rien à personne ; mais tiens-toi prêt, l'ordre peut venir d'un moment à l'autre.

Mathurin n'avait pas besoin qu'on lui recommandât le silence et la discrétion, mais pour mieux obéir à son colonel, il redoubla de prudence. Avant la fin de la matinée, tout était prêt dans la maison

des hauteurs de Moncade pour un départ prochain, et personne parmi les gens qui allaient et venaient sans cesse ne s'était aperçu de quoi que ce fût.

Le colonel avait enfin pris son courage à deux mains et s'était décidé à une démarche.

Le père de Carmen fut loin de repousser la demande de Jacques Tragit, mais il refusa de prendre une détermination aussi grave que celle de marier sa fille au moment même où il allait rentrer dans sa patrie. Il fut convenu néanmoins que si le colonel persistait dans sa demande, le mariage pourrait se conclure aussitôt après l'arrivée en Espagne.

Quatre jours après, la famille de Carmen quittait Orthez.

Jacques resta comme une âme abandonnée sur les hauteurs de Moncade. Tout lui paraissait d'une tristesse morne et désespérante depuis qu'il ne voyait plus Carmen.

Heureusement pour lui, avant la fin du mois il reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée à bon port de toute la famille. On avait trouvé terres et habitation dans un état déplorable, mais enfin on avait pu s'installer et l'on respirait l'air de la patrie.

A peine cette lettre lue, le colonel fit appeler Mathurin. Le vieux soldat se tenait toujours prêt, le colonel n'eut qu'à dire : Allons ! et en un clin d'œil on put partir. La maison fut confiée à la garde de Nando et de Paquitta ; on prit à peine le temps de leur laisser des instructions, et les chevaux de poste étant arrivés, on partit pour Bayonne. On ne fit que toucher à cette ville, et quelques heures après on franchissait la frontière d'Espagne.

Nous ne raconterons pas tout ce qui suivit le mariage du colonel et de Carmen. Jacques Tragit se fixa en Espagne, vendit sa propriété des hauteurs de Moncade, et bientôt il ne resta plus de lui à Orthez qu'un souvenir. Le nouveau propriétaire de l'enclos fit oublier l'ancien.

Nando et Paquitta restèrent dans la ville où ils s'étaient connus, tant qu'ils conservèrent la moindre espérance d'y voir revenir un de leurs bienfaiteurs. Cet espoir évanoui, ils ne purent bientôt plus supporter l'aspect des lieux qui rappelaient à leur cœur tant de souvenirs et, le domaine vendu, ils formèrent, eux aussi, le dessein de s'expatrier d'Orthez.

Un chemin s'offrait à eux sur le seuil de leur maison, celui de Saint-Sever-Cap-de-Gascogne. Ils allèrent droit devant eux et se fixèrent dans le vieux chef-lieu de la Chalosse.

C'est là que nous allons les retrouver trente ans après, au moment où cette histoire va se clore par une grande moralité. Ils tiennent une auberge à l'entrée de la route qui va de Saint-Sever à Mont-

de-Marsan. C'est une grande et vaste hôtellerie, comme on en trouve partout sur les chemins du Midi. Elle est surtout fréquentée par ces rouliers qui marchent toute la journée à côté de leurs bêtes et qui, le soir venu, sont fort aises de trouver un bon gîte pour la nuit. Ils ne reculent jamais devant la dépense, parce que dans ces quelques heures de repos il leur faut réparer leurs forces pour la besogne du lendemain.

Encore quelques années, et ces rouliers qui animaient la solitude des grandes routes disparaîtront, comme tant d'autres choses, de la vieille France. Les voies nouvelles créent chaque jour de nouveaux moyens de transport. L'hôtel remplace déjà presque partout l'antique auberge, où on logeait à pied et à cheval, comme le chemin de fer remplace la route impériale.

Nando et Paquitta ne sont plus jeunes. Cependant, qui les aurait connus sur les hauteurs de Mondade aux premiers jours de leur mariage, pourrait les reconnaître encore. Ils s'aiment comme au plus tendre moment de leur lune de miel, et jamais un nuage n'a terni la pureté et la sérénité de ce ciel conjugal. Ils n'ont point d'enfants, mais ils vivent heureux et dans un état de prospérité croissante, qui leur permet d'étendre dans tout leur voisinage une partie du bien qu'ils ont reçu jadis, lorsqu'eux-mêmes avaient besoin d'autrui.

Depuis plus de vingt-cinq ans ils n'ont eu aucune nouvelle du colonel, de Mathurin, de Carmen, d'aucun de ceux qui leur furent si chers, ni directement, ni indirectement. C'est la seule pensée qui les attriste parfois, et bien souvent ils ont conçu la pensée de se retirer des affaires, de vendre leur établissement, et, avec leur petit pécule, de passer en Espagne et de se mettre à la recherche de leurs anciens protecteurs. Ce qui les arrête, c'est la crainte de trouver la mort au terme de leur course, la mort de leur ami, bien entendu. Au bord des grands chemins, on apprend mieux les nouvelles que partout ailleurs, et ils ne sont pas sans avoir appris toutes les agitations civiles qui ont troublé l'Espagne. Qui sait, au milieu de ces luttes intestines, ce qu'auront fait et le colonel et la famille de Carmen? Le temps s'écoule au milieu de ces incertitudes, et les jours nouveaux sont loin de mettre un terme aux irrésolutions.

Sur ces entrefaites éclata la guerre que la France entreprit en Italie pour soutenir son allié le roi de Piémont. Sur tous les points du territoire il y eut comme une commotion électrique, et la nation entière prit part à cette lutte. De tous côtés on voyait des soldats se hâtant de rejoindre leur régiment en partance, et ils étaient accompagnés des vœux de la nation entière. Puis ce furent les bulletins des ba-

tailles, les nouvelles des victoires de Montebello, de Magenta, de Marignan, de Palestro et de Solferino. Le télégraphe répandait tout cela avec la rapidité de la foudre. Pendant quelques mois on peut dire avec vérité que la France entière eut un immense accès de fièvre.

Dans leur auberge, Nando et Paquitta étaient aux premières loges pour savoir tout ce qui se passait. Ils virent tout cet enthousiasme, et s'ils n'y prirent pas une grande part, c'est que la France n'était pour eux qu'une patrie d'adoption, de laquelle ils pouvaient s'éloigner d'un moment à l'autre, comme ils en avaient si souvent formé la résolution.

Ce fut après les préliminaires de Villafranca que ces deux époux, si complètement dignes l'un de l'autre, montrèrent tout ce que leur cœur contenait de bonté et d'active charité.

Les grandes routes montraient alors la contrepartie de ce qu'on avait vu quelques mois auparavant. Bien des soldats blessés rejoignaient leurs foyers. Nonobstant la gloire recueillie, ils n'en étaient pas moins malheureux et excitaient autant de pitié que de sympathie. Tous ceux qui passaient près de l'auberge de Nando et de Paquitta furent recueillis dans cette maison, hébergés gratuitement et soignés jusqu'au moment où ils croyaient pouvoir se remettre en route. Paquitta et Nando acquittaient ainsi leur dette nationale et patriotique.

Or, il arriva qu'un soir, à l'heure où les rouliers, commensaux habituels de l'auberge, se tenaient dans la grande salle et prolongeaient le souper en devisant de leurs affaires et de leurs voyages, un jeune soldat presque imberbe vint demander une place à la table et un gîte pour la nuit.

Il fut reçu comme l'avaient été tous ses camarades depuis la fin de la guerre. Mais ils ne savaient comment l'expliquer, Nando et Paquitta étaient attirés vers lui d'une façon tout à fait singulière. Leurs yeux ne pouvaient le quitter et ils cherchaient à démêler dans ses traits une vague ressemblance dont ils ne parvenaient ni l'un ni l'autre à se rendre bien compte.

Le jeune soldat avait été blessé à Solferino et il boitait légèrement. L'étoile de l'honneur s'épanouissait sur sa poitrine, et dans toute sa personne on trouvait quelque chose de franc et de loyal qui gagnait de prime abord toutes les sympathies. Les rouliers furent bien vite à l'aise avec lui. Quelques-uns étaient d'anciens soldats qui avaient fait campagne en Afrique et assisté aux dernières luttes d'Abd-el-Kader. Ils ne demandaient qu'à prolonger la veillée en parlant batailles, marches et contremarches, ruses de guerre et scènes de bivouac.

La conversation entre pareilles gens ne pouvait être longue à s'établir.

Le jeune soldat, après avoir apaisé sa faim et sa soif, raconta la campagne dernière depuis le débarquement à Gènes de son régiment, qui arrivait d'Afrique, jusqu'à la bataille de Solferino, cette dernière et formidable rencontre de deux grandes armées, où il avait été blessé à côté de son drapeau, menacé par l'ennemi, ce qui lui avait valu la croix, de la main même de l'Empereur.

Ce récit fait avec une mâle simplicité, qui contrastait avec les formes juvéniles du narrateur, fut admirablement écouté par cet auditoire rustique. En France, où toutes les générations forment successivement la race militaire, il y aura sans cesse de l'écho quand un historien populaire s'avisera de raconter les gloires du drapeau. C'est là une des forces les plus vitales de la nation.

On écoutait encore avec une bienveillante attention, lorsque le jeune homme continua :

— Pour moi, je ne pus contenir ma joie quand la croix d'honneur fut attachée sur ma capote d'infirmerie, car ce fut en visitant les ambulances que l'Empereur me décora. Les larmes vinrent tout de suite à mes yeux et je ne pus les arrêter. Ce furent elles qui remercièrent pour moi. C'est qu'en voyant le ruban rouge, je pensai tout de suite à mon pauvre père, dont la croix était dans mon sac, à mon père qui aurait été si heureux de voir son fils en ce moment.

Et en parlant ainsi, on voyait que le jeune homme faisait de violents efforts pour maîtriser son émotion, qui, du reste, était si naturelle, qu'elle avait gagné tous ses auditeurs.

Après quelques minutes de silence, le plus hardi de la bande prit la parole et dit brusquement :

— Votre père aussi a donc été soldat, jeune homme ?

— Mon père était colonel de la vieille garde à Waterloo.

— Son nom ? dirent d'une seule voix Nando et Paquitta en se plaçant en pleine lumière en face du jeune homme.

— Jacques Tragit, répondit simplement le soldat.

— Ah ! mon Dieu ! purent seulement dire l'aubergiste et sa femme.

Et prenant chacun une des mains du jeune homme, ils les couvrirent de baisers et de larmes.

Aucun des témoins de cette scène ne comprenait quoi que ce fût à ce qui se passait.

— Auriez-vous connu mon père ? demanda le soldat quand il put un peu maîtriser la situation.

— Si nous l'avons connu ! répondit Nando... Mais il a été notre bienfaiteur, notre père !

Et d'une voix entrecoupée de sanglots, il se mit à raconter sa jeunesse abandonnée, comment il avait

été accueilli par le colonel, son mariage, enfin tout ce que nos lecteurs connaissent déjà.

— Et depuis que nous n'avons plus de leurs nouvelles, ajouta Nando en terminant, ma femme pense chaque jour à Carmen et prie chaque jour pour elle ; moi, je ne cesse de penser au colonel.

Tous ces rouliers, hommes durs à la fatigue et qui n'apprennent pas la sensibilité sur les grandes routes, étaient émus aux larmes en entendant ce récit. Le jeune fils de Jacques Tragit n'avait pas perdu un mot de tout ce qu'avait dit Nando. Quand le brave aubergiste eut fini, le jeune homme se jeta dans ses bras et tint longtemps sur son cœur l'homme qui venait de lui parler ainsi de son père. Puis, il embrassa Paquitta qui pleurait en regardant le fils de Carmen.

— Vous voulez sans doute, dit enfin le jeune homme, connaître ce qu'est devenue ma famille. C'est une triste et douloureuse histoire. Ma mère mourut deux ans après m'avoir mis au monde. Après elle, le colonel traîna une existence morne et décolorée. Il expira le jour même où j'atteignis ma septième année. Victimes des troubles civils, mes grands parents ont été complètement ruinés par les révolutions successives qui ont désolé l'Espagne ; la fortune de mon père a péri avec la leur. Quand je fus seul au monde, un vieux soldat que j'avais connu dès le berceau, Mathurin, me conduisit à Marseille où j'ai passé ma première jeunesse. C'est Mathurin qui m'a élevé. Il me parlait sans cesse d'Orthez, où il me disait que nous irions un jour quand il serait parvenu à me faire recouvrer une partie de mon ancienne aisance. Mais lui aussi devait mourir avant d'être arrivé à son but. Je lui fermai les yeux, il y a trois ans. Quand je l'eus descendu dans la fosse, je ne vis plus personne autour de moi. Alors je me souvins que mon père avait été soldat. Je m'engageai et je mis dans mon sac la vieille croix d'honneur du colonel, pour qu'elle me portât bonheur. Vous voyez que j'ai été servi à souhait. J'ai vingt et un ans ; je suis décoré, et j'espère bien que mon congé ne s'achèvera pas sans que j'aie le droit de porter l'épaulette d'or.

— Femme, fit Nando en se tournant vers Paquitta, voilà l'héritier que nous cherchions et que nous demandions au ciel. Tout ce que nous avons, nous le tenons du colonel, il est juste que nous le rendions à son fils.

— Bien parlé, Nando, répondit Paquitta. Fais comme tu dis.

— Que voulez-vous dire ? Que parlez-vous de rendre ? demanda le jeune homme.

— Je sais ce que j'ai dit, répondit l'aubergiste. Mais vous-même, répondez-moi, qu'allez-vous faire à Orthez ?

— Ma foi! j'ai trouvé dans les papiers de mon père quelques créances qui m'ont tout à fait l'air de n'avoir jamais été acquittées. Je vais voir si je puis en tirer quelque chose.

— La première de toutes ces créances et la plus sacrée, dit Nando gravement, la voici. Elle n'est pas sur du papier marqué, mais elle est dans nos cœurs, cela suffit. Tout ceci vous appartient; disposez-en comme si vous l'aviez toujours eu. Si vous m'en croyez, vous resterez ici jusqu'à ce que votre blessure soit complètement guérie. Alors nous irons ensemble à Orthez, et nous nous arrangerons pour que vos affaires soient lestement menées à bonne fin. Ce que Mathurin a été pour vous quand vous étiez enfant, il est temps que Nando et Paquitta le deviennent maintenant que vous êtes un homme. C'est un devoir qui sera toujours doux à leur cœur.

Il n'y avait guère moyen de refuser des offres faites de semblable façon. Cependant, ayant fait remarquer qu'il était tard, le jeune Tragit parvint à gagner son lit sans avoir dit oui.

Le lendemain, quand il se leva, aucun des rouliers n'avait encore quitté l'auberge. Tous voulaient lui serrer la main avant de se mettre en route. Ils connaissaient Nando depuis longtemps et ils l'aimaient. En s'attardant pour le jeune soldat, ils voulaient lui montrer qu'ils savaient priser à sa valeur un acte de haute probité.

Le jeune homme fut vivement touché de cette marque de sympathie, et quand Nando revint à la charge, il n'avait plus à prêcher qu'un converti.

Paquitta et son mari s'occupèrent activement de la liquidation de leurs affaires. L'auberge vendue, ils se trouvaient riches pour nos provinces méridionales; ils possédaient plus de deux cent mille francs. Cet argent fut mis à la disposition du fils de Jacques Tragit; mais il pria Nando d'en conserver la gestion. Quelque temps après une lettre du ministère de la guerre lui apprit qu'il était incorporé comme sous-lieutenant au 2^e régiment de zouaves, en garnison à Oran.

Ses affaires terminées à Orthez, Tragit rejoignit son corps. Nando et Paquitta sont encore plus heureux que sur les hauteurs de Moncade ou dans leur auberge. Ce sont eux qui tiennent la maison du jeune officier.

Georges BELL.

LA PIERRE DE TOUCHE.

I.

Mademoiselle de Lormand ne comptait que dix-sept ans lorsqu'elle épousa M. Davenel, qui avait juste cinquante-cinq ans de plus qu'elle. Ce mariage souleva une désapprobation générale, et l'on cria bien haut que c'était le double produit de la folie et du calcul. Le vieillard fut jugé digne d'être mis aux Petites-Maisons, et la jeune fille dans un comptoir d'usurier pour y faire des règles d'intérêt. Comme, en thèse générale, la vérité des choses d'ici-bas est le contraire des opinions du monde, toute cette belle malignité n'avait pas le sens commun. La vérité, c'est que Juliette de Lormand n'avait fait que céder aux tendres sollicitations d'une mère malade, et aux nobles instances de M. Davenel, qui lui avait dit: « Vous avez déjà perdu votre père, mon enfant, et votre mère peut succomber à ses souffrances; vous resterez alors orpheline, sans guide, sans appui. Confiez-moi votre main; accordez-moi le droit de vous diriger; à mon âge, on n'a plus d'un mari que le titre, mais on a le cœur d'un père. Vous serez ma fille, et vous trouverez en moi une tendresse toute paternelle. »

Comme si madame de Lormand n'eût attendu que ce moment pour quitter la vie, elle mourut, emportant dans la tombe la consolation de savoir sa fille adorée au sein de la douce atmosphère de la richesse. « Juliette sera heureuse, ma vieille amie », lui avait dit à son chevet M. Davenel. Il était homme à tenir parole. Il se montra avec Juliette d'une bienveillance exquise, d'une humeur égale et charmante. Connaissant toutes les aspirations mystérieuses d'un cœur de dix-huit ans, il s'efforçait de leur donner le change au moyen de mille distractions. Il croyait pouvoir ainsi prévenir ou retarder l'épanouissement presque inévitable de cette fleur de la jeunesse qu'on appelle l'amour, et il n'avait pas tort: la solitude fait plus aimer et rêver une jeune fille que le monde. Juliette était d'ailleurs une bonne nature, tendre et reconnaissante; son amitié pour M. Davenel datait de loin; elle la sentit redoubler devant tant de témoignages de sollicitude et d'affection. Mais, soit que la séve se fût naturellement tarie en lui, soit que le genre de vie auquel il se livrait eût accéléré sa fin, il se plaignit un jour de ressentir un vague malaise, garda le lit et ne se releva plus. Quelques heures avant de mourir, il prit la main de Juliette, l'attira vers lui, et lui dit d'une voix à demi éteinte: « Mon enfant, vous allez être veuve, libre et riche, en butte à toutes les convoitises, à toutes les séductions.

Soyez bien prudente, bien en garde contre les faux sentiments qu'on étalera devant vous, et tâchez de n'épouser qu'un homme qui vous aimera pour vous-même, non pour votre opulence. Vous trouverez dans mes papiers une lettre qui vous est particulièrement adressée, lisez-la et ne l'oubliez pas : elle sera peut-être votre salut.» Il porta à ses lèvres décolorées la main de sa jeune femme en pleurs, et rendit le dernier soupir en souriant.

Juliette regretta sincèrement M. Davenel ; elle avait perdu en lui un second père. Elle passa l'année de son deuil à la campagne, dans l'isolement, car elle avait la religion du souvenir. Quand elle fit sa rentrée dans le monde, elle se vit entourée, choyée, fêtée à l'envi par tout ce que Paris comptait de plus élégant ; et, comme un oiseau qui s'est longtemps reposé à l'ombre dans un nid de mousse, fatiguée de la solitude et du calme, elle s'élançait à tire-d'aile au milieu des plaisirs qui sollicitaient ses vingt ans. Adulée par les jeunes gens les plus à la mode, recherchée par les hommes les plus éminents, l'accès de son salon était le rêve, l'ambition d'un nombre illimité de fils de famille, de personnages importants, de marquis ruinés, d'agents de change dans l'embarras, désireux de faire leur cour à la belle et jeune millionnaire.

Dans le nombre des personnages qui semblaient être le mieux accueillis, il y en avait surtout trois qui, prétendait-on, présentaient les plus grandes chances d'obtenir la main de Juliette : l'un était le marquis du Croisil, jeune homme d'une beauté d'Antinoïs, d'une grâce exquise, fort goûté dans les salons ; sa fortune, des plus médiocres, ne lui permettait pas de faire grande figure, mais ses façons aristocratiques, dans leur simplicité même, suffisaient à le faire distinguer. L'autre était un député des mieux écoutés à la chambre, ayant trente-cinq ans, une figure agréable, des manières élégantes ; il jouissait d'un grand crédit auprès des ministres, qui appréciaient ses discours, et d'un crédit non moins grand auprès des femmes, qui prisait son amabilité. Le troisième était un riche négociant de Paris, négociant non par goût, mais par autorité paternelle, s'occupant peu des affaires, dépensant beaucoup, très sentimental et presque poète, n'ambitionnant, disait-il, qu'une vie toute de calme et de tendresse, loin des insupportables soucis du haut commerce ; d'ailleurs joli garçon, charmant caractère et très aimé de tout le monde ; il se nommait Norval. Notre député, lui, s'appelait Desmarest. Tous les trois, compagnons de plaisirs, faisaient assidûment leur cour à la jeune veuve. Elle les recevait avec un égal empressement, et ne témoignait de préférence décisive à aucun. Quand du Croisil lui rendait visite, elle admirait sa beauté merveilleuse,

elle se laissait légèrement éprendre de sa grâce pénétrante, et volontiers pensait-elle alors que c'était là le mari qu'elle choisirait entre tous. Mais lorsque Desmarest venait caresser son oreille de cette phraseologie élégante, harmonieuse, qu'il maniait à ravir, elle se demandait si, à tout prendre, elle ne le préférerait pas aux autres. Puis, c'était le tour de Norval, dont la galanterie sentimentale lui allait souvent au cœur, et lui donnait fort à réfléchir.

Juliette avait l'habitude de passer la belle saison à la campagne, à quatre lieues de Mantes, dans un vieux manoir, caché comme un nid au milieu de la verdure, entre le village de Dammartin et celui de Montchauvet. Ce manoir portait le nom de Trois-Fontaines, à cause de trois sources qui jaillissaient dans les prairies environnantes. L'habitation n'était pas des plus confortables ; mais le pays, pittoresque, accidenté, vert et boisé, est plein de grâce et de charme. En mémoire de M. Davenel, qui avait affectionné cette résidence, Juliette aimait Trois-Fontaines comme un vieil ami. Elle n'avait pas, au reste, à y craindre la solitude ; les visites ne lui manquaient pas, tant des châteaux d'alentour que de la capitale même. Du Croisil, Desmarest et Norval y mettaient une assiduité exemplaire ; et, comme s'ils se fussent donné le mot, ils arrivaient toujours à tour de rôle. Toutefois, l'époque de la chasse les réunissait, et, en gens d'une éducation parfaite, ils se témoignèrent la plus franche amitié, du moins en apparence. Un jour même que tous trois revenaient de battre les guérets du voisinage, la conversation, lasse de se renfermer dans quelques banalités, venait de tomber sur leur belle hôtesse, et chacun de vanter à l'envi ses grâces, sa beauté, son esprit : c'était peut-être la première fois qu'il abordaient si résolument ce sujet.

— Parbleu ! s'écria du Croisil, s'arrêtant tout à coup au milieu d'un sentier et s'appuyant sur le canon de son fusil, soyons francs, messieurs, et avouons que nous sommes trois chasseurs sur la même piste : nous voulons épouser madame Davenel.

— A quoi bon l'avouer, dit Desmarest, en faisant halte aussi ? c'est clair comme le jour, nous sommes rivaux.

— Quant à moi, dit Norval en imitant ses deux compagnons, cette union est ma plus chère espérance, et je mourrais plutôt que d'y renoncer.

— Tout beau ! reprit du Croisil en souriant ; ceci est presque une provocation : c'est de mauvais ton, mon cher.

— Du Croisil a raison, dit Desmarest. L'amour n'est plus une arène où l'on entre l'épée à la main pour se combattre ; c'est un théâtre où la beauté couronne, non celui qui a le mieux combattu, mais

celui qui semble avoir le mieux aimé. Soyons de notre siècle, siècle de tolérance, en politique, en religion, en amour : il y a des antagonistes, il n'y a plus d'ennemis; et les choses n'en vont pas plus mal, que je sache.

— Mais à propos, reprit-il, où en sont nos affaires? Nous voici arrivés aux demi-aveux, pourquoi ne continuerions-nous pas? En est-il un de nous plus avancé que les deux autres! Je vous avoue, pour ma part, que je ne sais trop à quoi m'en tenir sur les véritables dispositions de madame Davenel, et cette incertitude me tourmente plus qu'une triste réalité.

Étienne ÉNAULT.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

L'événement dramatique de ce mois a été la représentation de la pièce de M. Charles Edmond au Théâtre-Français. *L'Africain*, tel est le titre de cette œuvre littéraire, qui a obtenu un grand succès, grâce aux émotions poignantes dont sont remplis les deux derniers actes, et grâce aussi à la façon supérieure dont cette pièce a été jouée. L'idée de ce drame, car c'est un drame, est morale, mais les éléments de la pièce sont empruntés à cinq ou six autres pièces; on peut citer, entre autres, la *Femme aux deux maris*, *Ruy-Blas*, etc. Mais les périls ont été évités avec une grande habileté par M. Charles Edmond, et le succès s'est dessiné net et franc. C'est simple et c'est terrible. Un mauvais sujet, le comte vénitien Mattei, criblé de dettes, disparaît, abandonnant sa jeune femme. Il va faire la guerre en Afrique; il trouve plaisant et commode de se faire passer pour mort et de se substituer au caïd Hamsa qui a été tué véritablement. Seize ans se sont passés; sa femme s'est remariée; elle a une fille de son mariage avec Mattei. Le comte, sous le nom de Hamsa, revient en France, se trouve en présence de sa femme qui s'appelle madame de Lancy, et de sa fille qu'il ne connaît point. La vue et les charmes de cette jeune fille calment les colères du terrible *Africain*; le lion se fait agneau pour n'épouvanter point cette enfant, et pour assurer son bonheur, il renonce à se ressusciter; il disparaît: on devine qu'un coup de pistolet va mettre fin à ses jours.

Geffroy a joué le rôle de l'Africain magistralement. C'est une de ses plus belles créations, il y est magnifique. Madame Guyon, chargée du rôle de madame de Lancy, en a fait un personnage sympathique et émouvant. Mademoiselle Emma Fleury est une ingénue charmante. La partie comique, confiée à Monrose, a été portée par cet habile comédien avec un rare talent de composition.

Les vacances vont être pleines de surprises pour les enfants. Le Cirque a donné sa féerie la *Poule aux œufs d'or*, une merveille de merveilles. Surprises sur surprises,

décors splendides, pièce intéressante, acteurs excellents, c'est tout ce qu'il faut, c'est plus qu'il ne faut pour garantir un succès colossal, et, hâtons-nous d'ajouter, bien mérité. La *Poule aux œufs d'or* a été servi dans les galantries du spectacle gratis de la fête du 15 août.

Le plan de campagne de la nouvelle direction de l'Opéra-Comique est connu et laisse peu de choses à désirer aux admirateurs et aux habitués de ce théâtre: il y aura plus que des promesses dans les promesses que fait M. Beaumont au public. Trois ouvrages importants, trois opéras en trois actes, vont être mis à l'étude: *Salvator Rosa*, de MM. Grangé et Duprato; un ouvrage en trois actes de MM. Scribe et Boisseaux, musique de M. Offenbach, qui a été lu aux acteurs ces jours derniers; enfin, et pour couronner splendidement ce riche programme, un opéra en trois actes de MM. Scribe et Auber, dont la glorieuse collaboration nous promet un nouveau, un éclatant succès. Le *Docteur Mirobolan*, de M. Eugène Gautier, passera vers la fin du mois et servira à la rentrée de Couderc. Un joli opéra de MM. Crémieux et Caspers, *Ma tante dort*, vient aussi d'être heureusement transporté du Théâtre-Lyrique à l'Opéra-Comique. Il sera joué par madame Ugalde, mesdemoiselles Révilly et Bousquet, et MM. Moker et Ponchard.

L'activité est à l'ordre du jour à l'Opéra-Comique, et la nouvelle administration ne perd pas son temps, comme on voit.

Nous parlions de féerie tout à l'heure. La Porte-Saint-Martin, qui a fait des recettes excellentes pendant tout l'été avec des reprises, en prépare une d'une pièce qui a eu un grand retentissement au temps jadis: *le Pied de mouton*. Une féerie dans une salle féerique, c'est le comble!

Il entre dans ma spécialité, ou je ne m'y connais pas, de vous signaler l'immense succès que vient d'obtenir à Bade l'opéra de M. Gounod, *la Colombe*, dont les paroles sont de MM. Michel Carré et Jules Barbier. La pièce est puisée dans un conte de la Fontaine, *le Faucon*. C'est loin d'une colombe un faucon; mais qu'importe! les extrêmes se touchent. La partition de *la Colombe* est, de l'avis de ceux qui l'ont entendue, un chef-d'œuvre de mélodie. Roger a chanté délicieusement son rôle; madame Carvalho a fait des merveilles de vocalise; Balanqué et mademoiselle Faivre ont brillé à côté de ces éminents interprètes. Force a été à M. Gounod de reparaitre sur la scène où on lui a fait une véritable ovation. Le soir, les musiciens de l'orchestre lui ont donné une sérénade. S. M. le roi de Wurtemberg assistait à cette représentation, qui a été une véritable solennité musicale.

Les deux sœurs Marchisio devaient paraître ensemble dans le *Trouvère*, mais mademoiselle Carlotta Marchisio, le soprano, paraît avoir redouté avec quelque raison le rôle de Léonore, le triomphe de madame Gueymard-Lauters, et laissera sa sœur Barbara chanter seule Azucena dans l'opéra de Verdi. Elle étudie, en revanche, le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell*, où elle a de véritables chances de réussir.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.